

PETIT COURRIER DES DAMES

PARIS Rue BROUET

MODES DE PARIS ~ CHRONIQUE ~ BEAUX-ARTS

THÉÂTRE ~ ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

MODES

Nous voici forcée, à quinze jours d'intervalle, de nous contredire. Nous disions le mois dernier que la Polonaise, nom et façon, n'était plus qu'un souvenir des modes passées; nous ne présumions pas qu'au moment où nous écrivions cela, elle allait redevenir la façon favorite des élégantes. La mode a de ces changements subits qui ne s'expliquent que par le besoin qu'ont les femmes de varier leurs toilettes.

Une saison nouvelle fait comprendre mieux que toute autre, l'apparition et la réapparition de nouveaux modèles; il est naturel de créer des façons en rapport avec les nouveaux tissus. Les carreaux encadrés de rayures, qui vont être très employés ce printemps, ne s'accroissent pas de ces petites draperies qui font si bien avec les étoffes unies, ou les brochés. Il faut aux rayures un large drapé et des entrecroisements de pans et de coques, pour les faire apparaître horizontales, diagonales, et produire ainsi des originalités imprévues. Quoique la mode printanière mette en relief les rayures, carreaux, etc., ne croyez pas, Mesdames, que les étoffes unies seront délaissées; l'uni d'abord est l'étoffe par excellence du costume que nous appellerons *de fond*. La belle gravure noire, donnée dans ce numéro, vous montre quelques



Robe en swra gris mouette pour dame âgée.
Modèle de madame Hubler, rue de Clichy, 30.

modèles charmants de costumes de printemps, et l'emploi des nouvelles étoffes. Ces jolies façons sont de mesdemoiselles Vidal, et nous allons en faire la description.

N° 1. *Costume en satin marron et limousine à rayures éteintes.* — Un fond beige sur lequel ces rayures se dessinent diagonalement par des fils marine, vert olive, prune, rouge ombré. La jupe en taffetas garnie de plissés en satin. La polonaise indépendante se ferme par des pattes contrariées, boutonnées, en satin marron. Un grand revers en satin sur le côté fendu, et un retroussé en poulx assez accentué avec traverse en satin. Un col roulé en satin et un parement à la manche. — Prix 220 francs.

N°s 2 et 6. *Costume en satin bleu marine et crêpe voile japonais yokoama.* — Bas de jupe garni de deux petits plissés et d'un troisième, haut de trente centimètres, sur lequel est posé un ornement en yokoama découpé en dents, le tout posé sur un dessous de taffetas. Au-dessus, devant, un froncé de satin s'arrête sous le poulx en yokoama que soulève un second poulx en satin avec pan plissé. Pince-taille en satin, avec gilet en yokoama. Ce gilet se continue derrière et le bord dentelé du pince-taille se détache dessus. Une poche suit le bord fuyant du pince-taille et se découpe en dents, pour le bord rabattu; de même pour le parement de la manche; les dents de la poche sont en yokoama, ainsi que le bas du parement de la manche qui forme poignet. — Prix du costume 290 francs. Patron découpé du pince-taille à gilet.

N° 3. *Costume en serge bleu lin et rayures vieilles tissées dans l'étoffe.* — Jupe en taffetas garnie de trois petits volants froncés fournis par la rayure de l'étoffe mise horizontalement. Polonaise genre tailleur; la rayure de l'étoffe mise verticalement fait le milieu du devant, lequel forme comme un grand gilet s'ouvrant sur une draperie fixée sur le tablier. La basque du corsage est indépendante, sur le côté et dessous sortent les plis bouffants de la tunique qui forme un pouff; la tunique se resserre plus bas par des nœuds en satin. Un revers avec col rabattu cerne le gilet et se prolonge jusqu'au bord de la basque. Beaux boutons dorés. — Prix 220 francs.

N° 4. Ce costume est fait d'une très jolie étoffe à rayures noires, un tissu voile alternativement simple et double qui donne une rayure mate et une rayure claire, avec filet or; on trouve ce tissu dans les nuances: rose, bleu, crème. Selon la taille, on mettra les rayures perpendiculaires ou horizontales. Notre modèle est noir avec une jupe en taffetas garnie d'un plissé surmonté de coquillés entourés de dentelle espagnole. La Polonaise, à rayures horizontales, est ouverte carrément avec dentelle et bouillonné serré à intervalles égaux par des fronces; une chute de dentelle espagnole fait jabot jusqu'au bord inférieur, lequel reçoit une dentelle qui remonte dans le chiffonnage des lés de derrière, où se piquent des flots de ruban de satin; mêmes flots soulevant les coquillés du jabot. Manche demi-longue ornée de dentelle et de ruban de satin. Guimpe et sous-manche en crêpe lisse. — Prix 350 francs.

N° 5. *Costume en tissu de laine à petit damier bleu marine et gris avec rayures tissées dans l'étoffe.* — Jupe en taffetas garnie d'un plissé. La rayure de l'étoffe mise horizontalement fait une garniture naturelle, de même aux cinq plissés qui recouvrent le milieu du tablier. La tunique qui tombe droit, cerne ce tablier et se relève en pouff; la rayure verticale fait

angle dans le bas. Une poche à l'ouverture faite d'une bande rayée. Le corsage-veste se boutonne de côté. Col-châle à l'encolure ouverte. Manche terminée par un poignet ouvert et fuyant extérieurement. Poignet fait d'une bande rayée surmontée d'une draperie. — Prix 230 francs.

N° 7. *Pardessus en satin merveilleux noir.* — Forme visite cintrée à la couture du milieu du dos. La garniture se compose de deux plissés de dentelle dont un remonte se coquiller sur le devant. La dentelle coquillée du bord de la manche se prolonge, de côté, en spirale, sur l'intérieur de la manche, et s'arrête au bord du pardessus. Un nœud en ruban de satin, derrière, au bas de la taille. Patron découpé. — Prix 220 francs.

N° 8. *Costume en cachemire d'écosse prune et broché ton sur ton.* — Jupe en taffetas garnie de sept plissés en cachemire qui dessinent un if sur le milieu du tablier; aux lés de derrière, un plissé à plis tuyaux d'orgue. Une tunique plissée en éventail, appliquée dans le bas, d'une haute bande de broché, s'enfuit de côté et s'arrête sur la jupe à chaque creux de pli; derrière elle est couverte par les pans d'une écharpe en satin prune posée au-dessus du dernier plissé de l'if; cette écharpe serre la tunique en la soulevant légèrement et se noue d'une simple traverse un peu bouffante. Le corsage est à basque courte évasée sous la hanche; biais en broché appliqué dessus ainsi qu'à la manche où il forme poignet. Dans l'échancrure arrondie, guimpe plissée en satin et col montant en broché. — Prix 290 francs.

Ces modèles vous offrent, Mesdames, la nouveauté printanière telle que les femmes de goût la désirent et la portent; nous vous ferons remarquer que les tournures sont beaucoup plus accentuées, et que pour soutenir le chiffonnage qui doit être léger et se casser au besoin, il est nécessaire de mettre une tournure intérieure, pas trop volumineuse; il la faut de longueur moyenne, et n'empiétant pas sur les hanches. La maison de Plument, 33, rue Vivienne, a fait des modèles très pratiques et de bonnes dimensions. Plusieurs formes s'adressent aux différents costumes de ville, de dîner et de bal; nous les trouvons très bien comprises. La tournure Mignonnette en crin a quarante centimètres de longueur, des plissés étagés soutiennent la tournure. — Elle coûte 6 francs.

Un autre genre a une suite de plissés pouffs, terminée par un volant à gros plis creux; même prix et même longueur que la précédente. Une troisième a soixante centimètres de longueur et coûte 12 francs; en outre des plissés étagés derrière, elle a des bouillonnés et des volants qui soutiennent graduellement les jupes demi-longues. Le jupon pour costume court est aussi une des spécialités de la maison de Plument. En nan-zouck il est garni d'entre-d'eux anglais, de volants, ou de plissés et de petits plis. Le prix varie suivant les garnitures plus ou moins riches. Il y a aussi le jupon en alpaga et cachemire crème pour les beaux jours. Il se fait très coquet avec de belles dentelles torchons, des plissés de satin blanc ou de même étoffe, rehaussés d'une dentelle du Languedoc; pour qu'il reste d'une élégance choisie, ne point y mettre de broderie ou d'ornement de couleur, car il perdrait de sa distinction. Il nous reste à dire que la cuirasse Jeanne-d'Arc de



Falconer imp. Paris

4302

Journal des Demoiselles

Modes de Paris ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS *Rue Drouot, 2.*
Toilettes de M^{lle} Vidal, 104, r. Richelieu - Chapelain de M^{me} de Bysterweld.
3, r. du P. S. Honoré - Chaussures de la M^{me} Bernier-Laffon, 160, r. Montmartre.



162

Col et poignet en entre-deux

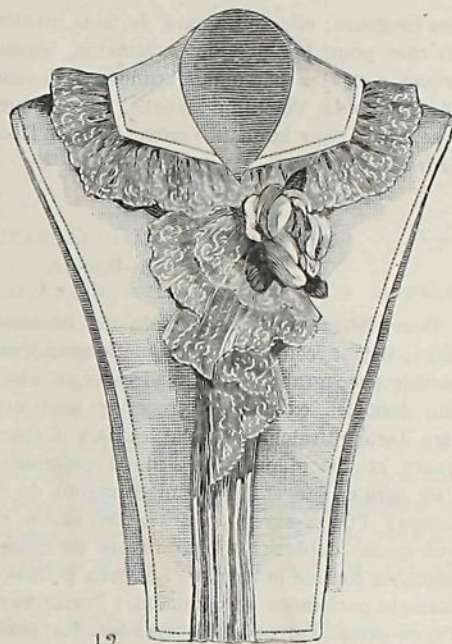
madame de Plument et le corset sultane sont les corsets des costumes actuels; ils prennent la taille, en diminuent le volume, l'allongent et cependant lui laissent la souplesse nécessaire à la grâce. Le corset sultane s'allonge de la ceinture Jeanne-d'Arc, haut caoutchouc qui maintient les hanches.

CORALIE L.

TISSUS NOUVEAUX DE LA COMPAGNIE
DES INDES

34, boulevard Haussmann.

Le satin royal d'été pompadour est la grande nouveauté printanière; les bouquets dont il est imprimé sont de tons fins et délicats, allant on ne peut mieux avec ces fonds aux teintes à la



12

Cel en toile avec dentelle.

mode. Il se combine avec le swra gros grain uni que l'on trouve dans tous les tons à la mode, et fait d'élégants costumes de ville, et des toilettes coquettes pour les soirées et les diners, si l'on choisit une teinte claire. Les rayures sont en vogue et aussi les carreaux que l'on mêle aux étoffes unies. Ces dispositions sont jolies et très variées, et sortent de la monotonie de l'uni. Le prix du satin royal, dessin Louis XVI ou fleurs ou dessin de Gênes, coûte en soixante centimètres de largeur, 10 fr.; 9 fr. 50, 8 fr. 50 et 7 fr. 50 le mètre. Le swra gros grain broché, dessin égyptien, de coloris varié sur les fonds: bronze, vert myrte, prune, beige, loutre, coûte, en soixante centimètres de largeur 16 fr. 50 cent. le mètre, et la même étoffe unie, 9 francs le mètre. Parmi les rayures, nous



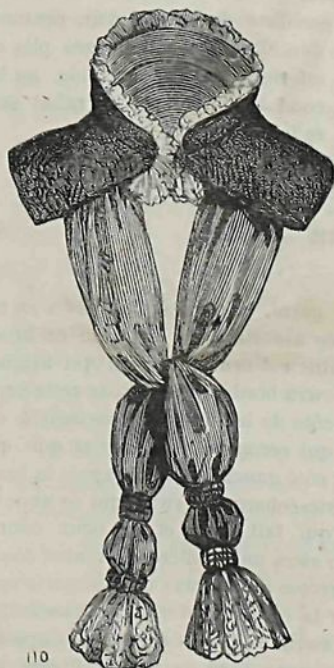
citerons la rayure Panama sur Shang-Haï dont le mélange des couleurs est harmonieux; prix, 10 fr. 50 cent. le mètre en soixante centimètres de largeur. Le swra glacé gros grain a des rayures de toutes nuances, et de largeurs diverses, gentiment mélangées; il coûte 10 fr. 50 cent. le mètre. En outre du tissu de cachemire de l'Inde dont la collection de couleurs est si complète, que l'on est assuré de trouver des réassortiments pour combinaison de costume, nous signalerons un lainage souple, moelleux, nommé Chintz-Cashmère, un natté beige havane, marron, avec coloris bleu pâle, rouge, bleu marine, blanc, noir, des plus charmants et tout à fait nouveau. Il coûte 8 fr. en un mètre vingt centimètres de largeur.

Collerette et poignet en dentelle.

VELOUTINE C. FAY

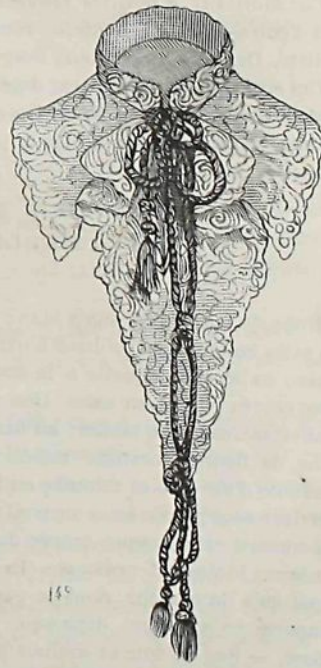
9, rue de la Paix, 9, Paris.

L'usage de la Poudre de riz s'est tellement vulgarisé, que presque toutes les femmes en font usage. Nos lectrices nous demandent si la Veloutine Fay mérite le succès qu'elle obtient, et si l'on peut en faire usage sans inconvénient. Nous répondrons que nous n'entendons dire que de bonnes choses sur cette poudre qui nous paraît très en vogue. Elle possède, nous dit-on, des qualités hygiéniques très estimées; le bismuth mêlé à la poudre de riz, par une combinaison particulière, en fait une poudre de toilette supérieure, convenant à tous les âges et à tous les climats; elle réunit les qualités rafraichissantes de la poudre de riz aux propriétés hygiéniques du bismuth; une finesse de grain impalpable au toucher la fait adhérer à la peau, sans qu'il soit besoin de faire usage de cold-cream; son parfum est des plus agréables. La Veloutine Fay rafraichit la peau, la préserve du hâle,



110

Col rabattu en swra.



140

Col et plastron en dentelle.

des rougeurs; elle se prépare de trois manières : blanche ou rose pour les personnes blondes, légèrement teintée crème pour les personnes brunes, et se vend en boîtes : verte pour la Veloutine blanche, rouge pour la Veloutine rose, bleue pour la nuance crème (nuance Rachel). Écrire à l'adresse donnée.

PARFUMERIE ORIZA L. LEGRAND
207, rue Saint-Honoré.

Pour effacer les traces du hâle qui dessèche et abîme la peau, il faut recourir aux cosmétiques adoucissants et les choisir avec grand soin. S'adresser à une bonne maison dont les excellentes recettes sont connues. L'Oriza lacté rafraîchit le teint et fait disparaître les rougeurs et les efflorescences de l'épiderme, causées par l'air âpre et dur et les premiers rayons du soleil de printemps; l'Oriza-savon velouté, un savon exquis rendra vos mains douces; la pâte royale de noisettes les fera blanches comme le marbre. Les eaux pour la toilette agréablement parfumées se nomment : l'oriza-hay, oriza-water, l'agua-oriza, l'oriza-scoth-lavander. La parfumerie Oriza de M. Legrand possède bien d'autres produits que vous trouverez détaillés dans un joli catalogue illustré qui est

envoyé franco à toutes les abonnées qui en feront la demande. M. Legrand est le fournisseur breveté des cours de Russie et d'Italie.

LAIT ANTÉPHÉLIQUE DE CANDÈS
26, boulevard St-Denis.

Le lait antéphélique s'emploie l'hiver pour atténuer l'effet des veilles prolongées qui rident et déflorent le teint, et pour faire disparaître l'irritation, les gerçures et les feux qui en sont la suite. Au printemps et l'été, son usage est excellent pour prévenir ou enlever les taches dont se couvrent les peaux fines et délicates, ainsi que les rugosités et le hâle. Employé avec deux tiers d'eau, il purifie complètement la peau du visage et lui rend toute sa fermeté, sa souplesse, sa transparence et sa fraîcheur. Une cuillerée à café de lait ajoutée à deux cuillerées d'eau est la dose employée pour les rougeurs et le teint couperosé; trois cuillerées d'eau pour les rides précoces, boutons, gerçures et quatre pour l'usage journalier. On imbibé un linge fin et l'on humecte les endroits abîmés du visage. Comme eau de toilette, une lotion par jour est suffisante, de préférence le matin, quelques minutes avant de se laver. Prière d'écrire à l'adresse donnée.

EXPLICATION DES GRAVURES NOIRES (pages 85 et 87).

Robe en swra gris mouette pour dame âgée. — Forme princesse, traine garnie au bord, d'un volant monté à plis creux; deux draperies en granité, ornées de dentelle piquées de côté d'un nœud en satin, coupent le tablier. Le dos froncé à la taille par plusieurs rangs de fronces a le lé de côté plissé de trois plis; le côté opposé est enveloppé par un pan, en granité, drapé de plis arrêtés sous le côté plissé de la jupe qui semble, par sa disposition, être la continuation de la première draperie du tablier. Devant, une dentelle marque un gilet et contourne l'encolure du dos. Dentelle appliquée sur la manche.

Col montant à pointes renversées, légèrement ouvert; fait d'entre-deux en dentelle réunis par un pli crevé en batiste. Dentelle au contour. Poignet assorti.

Col en toile, rabattu, garni d'une haute dentelle bretonne se coquant devant en jabot. Rose enfouie sous la dentelle.

Col rabattu en swra grenat avec petit col montant,

dépassé par un plissé de crêpe lisse, lequel tourne de chaque côté de l'ouverture; prenant sous les devants du col en swra une écharpe en gaze forme, à l'extrémité de ces devants, un bouillon cerné par trois rangs de fronces. Une dentelle au bas.

Col en dentelle à longue pointe avec col montant aussi en dentelle. Devant, une double dentelle montée tête-bêche forme, dans le haut et de chaque côté, un coquillé; dans le bas, un plastron plat diminué en pointe. Une cordelière en soie est nouée en boucles à l'encolure, puis en lien; elle se termine par des glands.

Collerette en dentelle. — Un poignet, de trois centimètres de hauteur à l'encolure du dos et d'un centimètre et demi devant, a une dentelle plissée de larges plis couchés, cousue au bord inférieur, et une seconde au bord supérieur; celle-ci se coud à l'envers et se rabat sur le poignet. La manchette se fait de même.

EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE 4302

Robe de mariée en swra blanc uni et broché. — Tablier en satin entièrement coulissé horizontalement, monté à une traine en broché, laquelle a le bord découpé en créneaux, avec crevés plissés en satin. Une draperie en broché coupe transversalement le tablier; au bas court un cordon de boutons de fleurs d'oranger mêlés de feuillage; ce cordon remonte d'un côté et retombe en longue traine. Les lés de derrière sont pincés sous un pouf peu accentué. Le devant du corsage est à basque drapée dans la couture du dessous du bras; le dos est princesse. Ruche de tulle à l'encolure, ainsi qu'à la manche dont la garniture se compose d'une draperie en swra uni, dépassée, à chaque bord, par un plissé. — Bas de soie et souliers de satin. — Dans les cheveux, touffe de fleurs posée de côté.

Robe en swra héliotrope tirant sur l'hortensia. — Jupe

en taffetas. Le tablier garni, en quilles, de plissés en swra et de franges en perles assorties. A la traine en broché, deux plissés. Cette traine est ornée, du côté qui touche la quille, d'un revers en swra bordé de perles, et cette broderie se retrouve sur le côté de la tunique touchant à cette même quille; tunique qui recouvre le tablier et que quelques plis relèvent au côté gauche. Le corsage a la basque perdue sous une draperie-écharpe en swra, qui se noue derrière d'une traverse qui fait pouff et de deux énormes coques. Col rabattu en swra uni. Collerette et jabot coquillé en dentelle. Manche arrêtée à mi-bras; une draperie serrée dans une traverse sur la couture intérieure. Manchette de dentelle. — Bottes en swra. — Gants crème. — Capote en swra assorti à la robe, avec bord de perles. Plume jetée devant. Brides en swra.

CAUSERIE

Il ne faut pas désespérer d'un certain réveil de la conscience publique, ni crier trop haut, comme on a coutume de le faire, que le sens moral est en France complètement éteint, puisque dans la même semaine nous avons assisté à la double chute de la *Princesse de Bagdad* et de *Nana*. Chute si l'on veut! nous répondra-t-on. Jamais il n'y a eu plus de foule à l'Ambigu et les places sont louées pour longtemps au Théâtre-Français. Sans doute, mais ce n'est là que de la curiosité pure, sans mélange d'admiration ni de sympathie; un certain public est attiré par le nom de Zola, le public tout entier est attiré par le nom de Dumas, autrement célèbre, et associé à tant d'œuvres pleines de talent; on espère que dans la pièce nouvelle quelque mal qu'on en dise, un grain de ce talent se retrouvera qui pourra suffire à l'amusement d'une soirée; on y va donc, mais observez l'attitude des spectateurs: un silence glacial, une attitude ennuyée, des bravos qui ne s'adressent évidemment qu'aux interprètes de l'ouvrage manqué. C'est bien significatif; encore quelques jours et l'arrêt qu'ont porté les journaux sera plus que ratifié par tout le monde qui, à défaut d'un sentiment critique très développé, possède le bon sens et une certaine droiture. Lorsque pour notre part nous sommes allé assister aux exorbitantes aventures de la princesse de Bagdad (ce nom digne des *Mille et une Nuits* prépare en effet à toute sorte de choses invraisemblables), les loges du Théâtre-Français étaient surtout garnies d'étrangers et d'étrangères qui semblaient ne comprendre qu'à demi, mais qui comprenaient assez cependant pour rire de certaines situations supposées pathétiques.

Mon Dieu! que nos toilettes parisiennes sont donc bizarres, interprétées par des Américaines! Il y avait de curieux habits Louis XVI en pékins clairs rayés ou à fleurs, taille de guêpe, corsage ouvert sur trop de bijoux, manchon de fleurs, grand chapeau de feutre à long poil ombragé d'une touffe de plumes, cheveux teints en rouge cuivre, gants à vingt-cinq boutons, le long desquels s'échelonnaient jusqu'au coude de minces bracelets soutenant au bout d'un fil d'or l'animal réputé porte-veine. Tout cela croquait plus de bons que ne l'aurait fait une armée de Parisiennes, parlait haut pendant le spectacle et entêtait tout le voisinage de l'odeur d'énormes bouquets placés en évidence.

Eh bien! ces excentriques mêmes ont paru choquées des allures de la comtesse Lionnette de Hun, cette prétendue grande dame qui, pour verser le soir une tasse de thé à trois amis de son mari, porte une robe azur cerclée de guirlandes de roses et des ailes d'oiseaux exotiques sur la tête, au corsage, un peu partout; qui se laisse traiter par ses hôtes comme une fille de bas étage et qui embrasse en public son mari comme par défi à toutes les lois du savoir-vivre et du

sens commun: elle est ruinée; ce salon magnifique aux colonnes de marbre, aux fresques peintes et dorées, aux meubles de satin abrite la misère, elle le sait, depuis certain inventaire fastidieux auquel nous avons été obligé d'assister avec elle pour nous mettre en goût... jamais dans aucune pièce hélas! on n'a autant parlé d'argent, le sujet qui est le plus absolument banni des conversations de la bonne compagnie; cette misère représentée par dix mille livres de rentes inaliénables, débris d'une colossale fortune, lui paraît odieuse:

« Je ne saurais, s'est-elle écriée en apprenant à quel état ses folles prodigalités l'ont réduite, je ne saurais me mettre dans une mansarde, aller au marché, compter avec la blanchisseuse et la bonne à tout faire. Chien de chasse, chien de berger, si l'on veut, mais chien d'aveugle, jamais! »

Est-ce un langage de grande dame? Nous nous permettons d'en douter. Longtemps on a reproché à M. Alexandre Dumas de mettre en scène des créatures corrompues par métier, et auxquelles il semblait immoral de prêter le piédestal du théâtre, mais le mal sera bien plus grand si, représentant désormais des princesses, il leur attribue les sentiments de Dames aux camélias non repenties; ce sera dangereux pour sa gloire autant que pour la morale, car d'abord ce sera faux: l'exemple d'une ou deux folles dont les noms ont figuré récemment dans la *Gazette des Tribunaux* ne prouve rien; en cherchant une exception sur mille on ne crée pas un type intéressant, on ne reste pas surtout dans le domaine de l'art qui prescrit de peindre le cœur humain avec ses passions, ses faiblesses, soit, mais non pas ses déformations monstrueuses... et uniques, nous voulons le croire.

Notez que le désastreux inventaire et la tirade fabuleuse de Lionnette qui en est la suite ont lieu dans un salon ouvert sur celui où se tiennent les invités, en train de fumer un cigare, apparemment après dîner. Les invités reviennent et alors Lionnette bloquée dans un coin par son mari, écoute en riant ses protestations d'amour fort peu conjugales et tout au moins intempestives.

« — Drôle de maison! dit l'un des convives. »

Il a raison; c'est un des rares mots sensés de la pièce.

Bientôt le mari fait place à un ténébreux fort laid, celui qu'on n'appelle plus que l'homme aux quarante millions, qui vient proposer à cette noble dame ruinée, un million comptant et un hôtel somptueux en gage d'amour. Elle l'appelle insolent, mais dans l'acte suivant elle va visiter l'hôtel en question et voir quelle figure peut bien faire dans le coffre qui le contient un million en or vierge. Oh! elle a pour cela de bonnes raisons. Le richard insolent s'est permis de payer toutes ses dettes ce qui lui a valu de la part de son mari,



COSTUMES DE PRINTEMPS. Modèles de mesdemoiselles VIDAL, 104, rue de Richelieu.

- 1, Costume en satin marron et limousine à rayures éteintes. — 2 et 6, Costume en satin bleu-marine et crêpe voile japonais yokoama (devant et dos). Patron découpé du pinco-taille à gilet.
 3, Costume en sergé bleu lin et rayures vieil or, tissés dans l'étoffe. — 4, Costume en tissu voile à rayures noires, mates et claires cernées d'un fil or. — 5, Costume en tissu de laine à petit damier bleu-marine et gris avec dispositions de rayures.
 7, Pardessus-visite à manche drapée en satin merveilleux (patron découpé). — 8, Costume en cachemire d'Écosse prune et broché ton sur ton.

si ridiculement amoureux, tout à l'heure, une scène de la plus atroce grossièreté. Elle tient à dire elle-même à Nourvady qui l'a perdue :

« Je vous méprise et je ne vous appartiendrai jamais. »

Et elle le lui dit dans un langage cru qui n'ajouterait rien à la valeur de son indignation, si cette indignation était réellement celle d'une honnête femme, mais il ne s'agit pas que de répéter sans cesse : « J'ai du sang royal dans les veines ! »

Il faut le prouver. — Une femme bien née, d'un cœur haut et d'un caractère énergique peut faillir, mais pour d'autres motifs que ceux qui font céder une courtisane; il faut qu'elle aime pour qu'au point de vue du théâtre, moins sévère que celui de la vie, nous lui trouvions des excuses et lui gardions notre intérêt; or Lionnette a eu soin de nous apprendre qu'elle n'aime personne, ni son mari, ni son fils, ni celui auquel dans un accès de démence elle va se donner pour punir le comte de Hun d'un soupçon trop justifié, puisque cette malade, — on ne peut donner d'autre nom à un cerveau si misérablement organisé — a mis toutes les apparences contre elle.

C'est son enfant qui l'arrêtera de la manière la plus imprévue sur la pente du crime; elle va se laisser enlever; le petit Raoul au seuil même de la maison qu'elle quitte pour jamais vient lui dire : — Emmène-moi, maman, il fait beau, je veux aller avec toi.

Mais ce n'est pas l'apparition de ce petit être dont elle ne s'est jamais sérieusement occupée qui la retient, ce ne sont pas ses innocentes caresses... il faut que Nourvady, par un geste tout-à-fait inconcevable chez un homme bien élevé, bouscule brutalement le frère obstacle qui vient se poser entre lui et son désir, et le fasse rouler à terre pour que le sentiment maternel s'éveille en elle sous sa forme la plus grossière, la plus animale. Telle que la tigresse quand on touche à ses petits, elle rugit, saute à la gorge de l'agresseur et le réduit à fuir... L'enfant s'est relevé, il n'a aucun mal, mais cette culbute a tout sauvé, a rendu, le croiriez-vous, une âme à cette femme qui tout à l'heure déclarait se trouver à l'aise dans son état de courtisane, qui à présent est une mère... Nous voudrions la voir s'acquiescer de ce nouveau rôle, lutter contre ce qui pour elle est la pauvreté, s'élever dans l'échelle des êtres, se réhabiliter enfin, car la souillure de ce million dont elle n'a rien gardé mais que ses mains palpaient tout à l'heure avec une sorte de frénésie, est sur elle quoi qu'elle fasse!

Le dieu Million, étincelant dans son coffre-fort au point d'aveugler le public qu'il a commencé par im-

patienter, semble seul vivant dans cette pièce où s'entrechoquent non pas des personnages, mais des allégories, des abstractions : l'amour aveugle et asservi représenté par le mari; la richesse figurée par l'amoureux implacable, sinistre; l'inconséquence poussée jusqu'à la folie, incarnée dans la beauté sensuelle et provocante de mademoiselle Croizette. Instincts mauvais et bas (en dépit du sang royal) besoin effréné de luxe, crises nerveuses variées, qui se succèdent, se contredisent, et se terminent par une scène de fureur plutôt que de tendresse maternelle; est-ce là vraiment la femme?

Non, c'est peut-être madame de P***, madame de F***, mademoiselle C*** elle-même, mais ce n'est rien de ce qui a pu tomber jusqu'ici sous les yeux des gens du monde qui composent le public du Théâtre-Français. Tous s'en vont en haussant les épaules avec l'impression d'un cauchemar désagréable où figurent non pas des personnages de chair et d'os, doués d'une âme, mais des fantômes... Du moment qu'il s'agit de chimères on les voudrait différentes. L'unique excuse de l'impossible serait d'être plus beau que nature, mais pourquoi ne pas s'en tenir à la réalité qui peut être belle aussi tout en restant simple?

Le même soir où nous avons entendu *la Princesse de Bagdad*, on jouait aux Français en manière de lever de rideau *le Village* de M. Octave Feuillet, et vraiment ce petit acte exquis semblait être placé avant la grande pièce tapageuse à la façon d'une antithèse. Quel sujet modeste que celui du *Village*! Un notaire de campagne voit arriver chez lui au bout de vingt-cinq ans certain camarade de collège, resté célibataire, celui-là, et qui a couru le monde tandis que son copain s'engourdissait dans la félicité terre à terre du ménage.

Un instant le notaire sent qu'il lui a manqué la joie la plus capiteuse de la vie : voyages, plaisirs, indépendance; il est temps encore de se rattraper; son vieux camarade est près de l'entraîner dans une expédition aventureuse à travers l'Europe, quand le tentateur est lui-même converti à la douce séduction du foyer domestique par les tranquilles vertus de l'humble femme du notaire qui lui prouve que le bonheur est au gîte. Ce n'est rien et dans ces quelques scènes rapides où ne figurent que deux hommes qui vieillissent, une femme à cheveux blancs et une brave servante, sans secours de décors ni de costumes, ni d'aucun clinquant extérieur, il y a cependant matière aux plus fortes impressions : on pleure, on rit, on est ému, on est charmé... c'est la vie qui se déroule et la vie des honnêtes gens. Nous donnerions vingt *Princesses de Bagdad* pour un *Village*.
T. B.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

LANGUE DE BOEUF A LA REMOULADE

Lardez la langue de gros lard, faites-la bouillir avec du bouillon, du sel et un bouquet; la cuisson achevée, ôtez-en la peau et faites-la mijoter un quart d'heure dans cette sauce :

Mettez dans une casserole du persil, de la ciboule, câpres, anchois, échalotes, le tout haché; une pincée de chapelure, un demi-verre de jus de veau, un peu de sel et de gros poivre, faites bouillir et placez-y la langue. Au moment de servir, ajoutez-y de la moutarde.

Quoique le lapin ne forme pas une chère bien délicate; on en a souvent en abondance à la campagne. Voici une recette nouvelle pour l'accommoder.

FRITEAU DE LAPEREAU

Dépecez les lapereaux comme pour une gibelotte, mettez-les à mariner dans une terrine avec du jus de citron ou du vinaigre, un oignon coupé en tranches, persil en branches, ail, thym, laurier, poivre et sel; une demi-heure avant de servir, faites égoutter les morceaux de lapereaux sur un linge blanc, épongez-les, farinez-les et les faites frire.

LETTRES D'UNE JEUNE FEMME

(SUITE)

XLII

Alban de Bréhault à mademoiselle Royan

Bréhault. Octobre 18...

CHÈRE TANTE,

Vous êtes élevée à la dignité de grand'tante : Ludovise-Marie-Henriette est venue au monde hier, par une belle après-midi d'automne; elle a été baptisée ce matin, et elle a reçu le nom de ma mère, sa marraine. Ma chère femme est très faible, mais sa santé ne donne aucune inquiétude, elle est heureuse de la naissance de cet enfant désiré. On m'assure que Ludovise est très belle : en ce moment je ne vois qu'une petite figure rouge, des yeux clos et des petits poings qui se débattent, mais j'en crois la sagesse des matrones et je salue en elle une des beautés de l'avenir. Henriette vous embrasse mille fois, chère tante, et je saisis l'occasion de vous baiser les mains avec le plus affectueux respect.

Votre neveu, A. DE BRÉHAULT.

XLIII

Henriette à sa tante.

Bréhault. Novembre 18...

On me permet enfin de vous écrire, tante chérie ; les chaînes dont on m'entoure se desserrent, et je ne puis vous dire de quelle profonde joie la venue de ma petite enfant a rempli mon âme. Je ne me lasse pas de remercier Dieu qui me l'a donnée, je ne me lasse pas de la regarder : elle est ravissante, à mes yeux du moins, et je pense avec délices à cette petite âme, lavée dans les eaux du baptême, blanche comme le lys, sans péché, sans ombres, sans souillure, et si agréable à Dieu ! Puisse-t-elle conserver toute sa vie sa sainte innocence ! Mais quoi ! elle vivra, elle aimera, elle souffrira comme nous ; je prie Dieu sans cesse qu'elle n'aime que lui seul, puisque son amour est le seul qui soit sans tache et sans douleur. Je rêve pour ce front pur le bandeau de lin, plutôt que la couronne de fleurs d'orange... J'ai aimé de l'amour de la terre, et je sais ce qu'il coûte.

Ne croyez pas que j'aie à me plaindre d'Alban : quel que soit le passé, il n'a eu pour moi, depuis la naissance de Ludovise, que tendresse et bonté. Il est fier de sa fille, il l'admire avec moi, et je pense avec bonheur que ces petites mains là nous unissent... que j'ai acquis un droit sacré sur sa vie et sur son cœur. Sa fille le rappellera toujours auprès de moi... Ma mère me défend d'écrire plus longtemps, il faut que je me repose : je suis devenue quelque chose de précieux que tout le monde ménage. Je vais vous quitter, tante chérie... voilà Ludovise qui s'éveille et demande sa nourriture. Quelle joie intime de sentir que je lui verse la vie, et que je bénis Dieu qui m'a donné ce double lien avec ma fille. Quand viendrez-vous la voir ? Ne tardez pas trop, je vous désire tant !

Votre HENRIETTE.

Vous nous avez gâtées, Ludovise et moi, par de si beaux présents ! Elle a de la vaisselle plate comme une petite reine.

XLIV

Henriette à sa tante.

Bréhault. Novembre 18...

Combien, ma chère bien-aimée tante, je serai heureuse de vous embrasser et de vous montrer votre

petite-nièce, je devrais dire votre petite-fille ! nous vous attendons avec impatience, et Alban à l'intention d'aller au devant de vous jusqu'à Paris. Dans trois jours nous serons réunies et j'espère que vous nous resterez longtemps. A bientôt et à toujours.

HENRIETTE.

XLV

Henriette à sa tante.

Bréhault. Janvier 18...

Vous êtes mon ange gardien, tante Marie, quand vous êtes présente, le calme se fait, les mauvaises visions fuient à tire-d'aile, vous me rassurez et me rassérénez. Vous êtes partie, et pour la première fois, depuis quatre mois, depuis la naissance de ma fille, des nuages ont de nouveau pesé sur mon bonheur. Alban vous a accompagnée jusqu'à Paris : il est resté absent dix jours, sans écrire une ligne. Il semblait embarrassé au retour ; j'en ai embrassé comme de coutume, je lui ai mis Ludovise entre les bras, mais ma mère a paru plus sévère, et je crois que lorsqu'ils ont été seuls, elle lui a adressé quelques reproches. Elle paraît souffrante et inquiète, vous avez dû le remarquer, et parfois, en ce cher visage amaigri, cette physionomie plus pensive qu'autrefois, il me vient un triste pressentiment. Nous la perdrons... si cette amitié tutélaire m'était retirée, je craindrais pour l'avenir : elle est, pour Alban, le frein qui le retient, l'image qu'il respecte, le cœur qu'il craindrait de froisser et de meurtrir. Je ne tiens pas dans sa vie le rang qu'elle y tient, et c'est justice, car elle est une mère admirable, son soutien, son appui depuis trente-deux ans. Si, par malheur, elle a pénétré le secret de son fils, le secret que j'ai caché autant que je l'ai pu, elle doit bien souffrir — pour Dieu offensé — pour moi qu'elle aime ; j'ai peur.

Adieu, ma bonne tante, priez pour moi.

HENRIETTE.

XLVI

Henriette à sa tante.

Bréhault. Février 18...

Je pense, ma chère tante et amie, qu'il n'y a que les âmes très saintes, et, par conséquent, très détachées, qui ne fassent pas de continuel et cruel retour sur elles-mêmes et qui ne se fatiguent pas par des comparaisons sur ce qui est et sur ce qui fut, sur ce qui est ou pourrait être. Je ne suis pas dans la cohorte des saintes, car je rumine et je compare à l'excès. Il y a un an, à pareille époque, mon âme nageait dans la confiance et dans l'amour. L'amour est resté, mais la confiance?... Alban est bon, attentif, gracieux pour moi, mais depuis le jour funeste où ses yeux ont rencontré le visage de cette actrice, depuis les bouquets, les voyages, les lettres, le portrait, les mensonges, suites fatales d'une première tentation, ma confiance en lui est perdue. Je l'aime, je le plains, mais je sens, à toute heure, qu'il y a un obstacle entre son âme et la mienne. Il est auprès de moi, il admire notre chère enfant, mais sa pensée franchit l'espace, elle va ailleurs, elle va où il désirerait être lui-même, et tout près de moi, il ne m'appartient pas...

Il ne s'aperçoit pas que nos entretiens, jadis si intimes, si fondus dans les mêmes idées, enfermés dans le même et cher horizon, sont devenus difficiles : nous ne parlons plus de nous : nous parlons des événements publics, du journal, du livre, nous parlons de l'enfant... un autre sujet aussi nous occupe, malheureuse-

ment : la santé de madame de Bréhault décline ; elle est debout, elle lit, elle travaille, elle voit ses pauvres comme autrefois, mais c'est l'âme qui soutient le corps défaillant. Les journées sont trop longues maintenant, elle se plaignait jadis de leur brièveté ; elle se met au lit avant nous, et Alban, voyant qu'elle ne peut ni ne veut renoncer à la messe matinale, a soin de faire atteler le petit coupé. Elle s'en sert et ne sort plus que pour aller à l'église. Combien de temps le pourra-t-elle encore ? je suis inquiète, Alban n'est pas rassuré, ni le médecin non plus. Nous étions si heureux il y a un an ! Adieu, chère tante, je passe les petits bras de Ludovise autour de votre cou, et, toutes deux nous vous embrassons.

HENRIETTE.

XLVI

Henriette à sa tante.

Bréhault. Avril 18...

Depuis deux mois, chère tante, je vous ai tenue au courant de la situation de ma mère, qui nous occupe exclusivement. Nous avons flotté entre la crainte et l'espoir : elle paraissait si faible ; mais l'on priaient tant pour elle. Chaque jour, elle renonçait à quelque chose, sa vie se détachait ; elle ne travaillait plus, elle si laborieuse, elle ne lisait plus, elle ne sortait que le matin, pour aller à l'église, elle m'envoyait chez ses pauvres, ou parfois elle les faisait venir, pour les voir, puisqu'elle ne pouvait plus aller vers eux. Nous espérions pourtant : le printemps si beau en Touraine, ne ranimerait-il pas cette santé si chère ? elle a tant aimé la campagne et les fleurs !

Le jour de Pâques, elle communia pour la dernière fois, à l'église, cette église qui, depuis sa jeunesse, a entendu ses prières, ses soupirs jetés vers le ciel et qui a été témoin de tant d'actes de piété fervente et constante ; elle y demeura longtemps, et, en rentrant, elle dut reprendre le lit. Le soir, elle me pria de lui lire les hymnes du jour, si touchantes, elle répéta avec douceur :

« Il est ressuscité, Jésus, notre espérance ! ô Jésus, qui avez triomphé de la mort, ayez pitié de moi ! »

Elle ne se leva plus... de jour en jour, cette précieuse vie déclinait ; elle devenait, s'il était possible, plus tendre encore avec nous : de quelles bénédictions n'a-t-elle pas couvert ma Ludovise ! et moi, quelle affection profonde ne m'a-t-elle pas témoignée ! Alban ne l'a pas quittée ; elle le regardait avec un ineffable amour, et, sur les confins d'une autre vie, elle semblait nous assigner à tous un saint rendez-vous au ciel.

Hier a été le dernier jour, hélas ! elle avait reçu son Dieu au matin ; elle semblait ranimée (toujours la communion lui apportait comme une fleur de vie et même de beauté) vers midi, elle sembla plus abattue ; elle nous gardait tous auprès d'elle, et elle baisait son crucifix ou nous regardait... le curé vint et dit les dernières prières : elle écoutait avec un sourire céleste... elle fit un dernier effort, réunit la main d'Alban et la mienne, et dit :

« Toujours unis ! toujours fidèles ! »

Ce fut sa dernière parole. Ah ! ma tante, quelle perte affreuse que celle d'une telle mère, d'une telle amie ! Alban est inconsolable, moi, je sens tout ce que j'ai perdu en elle, conseil, appui, affection, j'ai peur de vivre maintenant, car je me sens bien lâche et j'ai peur de souffrir. Cette faible main me protégeait contre des douleurs que je pressens possibles.

Elle était si bonne pour tous, si tendre pour nous, sa piété et sa charité lui ont ouvert le ciel, elle prie pour ceux qu'elle a aimés... je cherche à me la représenter, je me dis que nous ne sommes pas séparées, qu'il n'y a entre nous qu'un voile léger ; mais que j'ai de peine à m'élever, à vivre de cette vie surnaturelle... tout ce que je sens, c'est qu'elle me manque et que je ne la reverrai plus !

Vous, ma mère d'adoption, priez pour nous et pour elle ! je n'ai que de douloureux regrets et de pénibles pressentiments.

Adieu, chère tante, pensez à

Votre HENRIETTE.

SIX MOIS APRÈS

XLVII

Henriette à Alban.

Bréhault. Octobre 18...

MON CHER ALBAN, MON CHER MARI,

Tu ne réponds pas à mes lettres, et voici aujourd'hui trois mois que tu as quitté Bréhault — Bréhault, si profondément triste lorsque tu n'y es pas. Qui donc peut te retenir à Paris ? je ne le sais, je ne sais rien, et j'ai soif d'avoir de tes nouvelles. Quelles affaires te retiennent à ce point ! La succession de ta digne mère était nette de toute affaire contentieuse, et quelques placements de fonds n'exigent pas un éloignement si prolongé. Pardonne à ces observations, je suis seule et affligée ; ma bonne tante Marie m'a quittée pour retourner à Nancy, et les progrès, le charmant caractère de Ludovise me font éprouver un sentiment amer, parce que tu n'en jouis pas. O mon ami ! si tu éprouvais ce qui bat dans mon cœur, tu ne supporterais pas la séparation ! Sommes-nous sûrs de nos années ? disposons-nous de l'avenir ? Si le devoir parlait et nous imposait une loi si dure, je m'y soumettrais, mais ton séjour à Paris n'est pas un devoir, tu le sais.

Reviens près de nous, ou, si tu tardes, écris-moi, Alban, souviens-toi des jours heureux passés ensemble, et du jour de douleur où nous avons pleuré notre commune perte, la main dans la main ! Tant de liens entre nous... Adieu et à Dieu, je t'embrasse et je t'aime.

Ta femme, HENRIETTE.

XLVIII

Alban à Henriette.

Paris. Octobre 18...

MA CHÈRE AMIE,

Je suis extrêmement sensible à vos témoignages d'affection, vous ne pouvez pas douter de la mienne, mais c'est de votre attachement même que je réclame un peu de liberté. De tout temps le séjour de Paris m'a été, vous le savez, particulièrement agréable, et en vous traitant comme j'ai traité ma mère, il me paraît que vous n'avez pas droit de vous plaindre. Notre fortune n'est pas suffisante pour que je vous fasse à Paris un établissement convenable, tandis qu'un appartement de garçon n'apporte pas de désordre dans le budget.

C'est donc chose entendue : vous ne serez ni contrariée ni affligée de me voir loin de vous quelque temps encore ; quoi que vous pensiez, j'ai des affaires, des amis à voir, et puis, Paris n'est-il pas le chef-lieu des plaisirs intellectuels ? ils ne peuvent vous faire ombrage !

Adieu, ma chère Henriette, je vous conjure d'être raisonnable ; songez que dans l'engrenage de la vie, il faut laisser du jeu et de l'élasticité, les relations en sont plus douces et plus durables. — Je vous embrasse de cœur, ainsi que notre petite enfant ; je lui envoie une jolie voiture pour ses promenades dans le parc.

Tout à vous.

A DE BRÉHAULT.

XLIX

Henriette à sa tante.

Bréhault. Novembre 18...

MA TANTE, MON AMIE,

Vous jugerez de l'étendue de mes peines, lorsque vous aurez lu la lettre d'Alban que je joins à celle-ci. Je savais qu'en perdant ma pauvre mère, je perdais un appui certain ; jamais Alban ne m'aurait écrit en ces termes de son vivant ! Et pourtant, c'est moins encore la forme dure de cette lettre, que le fond, qui me perce le cœur ! La forme dit assez qu'il ne m'aime plus, que cette tendre affection qui faisait ma gloire et ma joie est anéantie dans son âme, qu'il ne comprend même plus que l'amour ait existé entre nous, mais le fond, plus dur encore, m'annonce qu'il veut une liberté en-

tière et qu'il rompra, plutôt que d'y renoncer, le faible lien qui l'attache à sa pauvre femme. Et pourquoi cette liberté, s'il n'aimait pas ailleurs ? s'il ne voulait pas consacrer à une autre son temps, son affection, sa vie ? ah ! ma tante, que je souffre ! je l'aimais, je l'aime tant ! L'ai-je jamais tyrannisé ? ai-je eu des exigences ? je pense que non ; j'accueillais avec bonheur sa présence, ses attentions mais, je puis me rendre cette justice, je n'exigeais rien, et si ma jalousie s'est trahie, si elle l'a contrarié, avouez qu'il y avait bien donné lieu.

Mon plan est tracé : je continuerai à lui écrire pour lui donner des nouvelles de notre enfant, et ne me répondit-il jamais, je ne cesserai pas cette timide communication entre nous ; je ne cesserai de l'attendre, je ne cesserai de l'aimer et de prier pour lui. S'il pouvait lire dans mon âme ! J'ai l'orgueil de croire que la femme qu'il me préfère, pour laquelle il me délaisse, ne saura pas l'aimer comme moi. Elle le fait souffrir peut-être et c'est pour cela qu'il l'aime ! ô folie ! Les yeux hardis et moqueurs ne promettent pas de tendresse... Comment est donc fait le cœur de l'homme, rempli de dédain pour l'amour sincère, plein de passion pour les caprices et les mépris... Mon Dieu ! le cœur que vous ne guidez pas s'égare ; le vase que votre divine liqueur ne remplit pas reçoit le poison ; la voie qui s'éloigne de vous aboutit à l'infortune et à la mort ! Mon pauvre mari, qu'il sera malheureux un jour ! puisse-t-il alors venir me retrouver !

Je vais lui écrire ; adieu, ma bonne tante, vous, la seule personne à qui j'ose parler ouvertement. Je vous embrasse et suis

Toute vôtre, HENRIETTE.

L

Henriette à Alban.

Bréhault, Décembre 18. .

MON TRÈS CHER ALBAN,

Assurément, vous ne me croiriez pas si je vous disais que j'ai lu votre lettre avec plaisir, et que la perspective d'une longue absence, que vous me faites entrevoir, ne me laisse pas une grande tristesse. Vous savez combien je vous aime et combien votre présence m'est chère, mais jamais je ne deviendrai un obstacle à votre liberté... Vous mènera-t-elle au bonheur ? je ne sais, car je juge d'après mes idées féminines, et il me semble que le bonheur, tel qu'on le rêve, tel qu'on nous l'envie peut-être, nous le possédons ; n'habiterait-il pas volontiers dans cette belle demeure, au milieu de ces riants paysages, près du berceau de cette enfant si chère ? Vous nous reviendrez, je le sens, je l'espère, et de quelque durée que soit votre absence, vous retrouverez la maison prête, les souvenirs de votre mère toujours présents, et nos bras ouverts pour vous recevoir. Toujours, Alban, vous êtes attendu.

Votre fille fait des progrès marqués : elle sourit, elle essaie de parler, sa charmante figure rayonne lorsque j'entre dans la chambre ; hier, elle a fait deux ou trois pas pour venir chercher un jouet que je lui tendais. Il fait beau encore et elle se sert de la jolie voiture ; on y a attelé votre grand chien Duc, qui a trainé d'un air de triomphe ce léger fardeau. Si vous les aviez vus ! l'enfant, enveloppée de sa pelisse blanche, les joues roses, les yeux animés, et poussant des petits cris de joie ; Duc, trottant, modérant, à ma voix, son allure trop vive, et retournant de temps en temps sa belle tête vers l'enfant qu'il aime et qu'il connaît... Si vous les aviez vus ! voilà le mot qui me revient sans cesse : si Alban était ici !

Alban reviendra. En attendant, je l'embrasse, tristement et tendrement.

Son HENRIETTE.

LI

Alban à Guy de Cléder.

Paris. Décembre 18. .

Tu me demandes comment ma femme prend mon séjour prolongé à Paris ? Eh bien ! Madame de Bré-

hault prend cela en femme raisonnable ; elle me laisse ma liberté, tout en ayant la bonté de dire qu'elle regrette ma présence, elle est très bonne, très sage, très prudente ; elle n'élève pas le moindre obstacle sur le chemin du retour. Oui, je t'entends ! comment peux-tu délaisser et trahir une femme parfaite pour... Je ne me charge pas de t'expliquer philosophiquement ma conduite, ni d'établir, par les procédés du raisonnement, pourquoi je préfère à une femme accomplie, un être qui, certes, ne vise pas à la perfection. Est-ce parce que cette femme est ma femme et qu'elle m'apparaît sous la figure empesée d'un devoir ? je n'ai jamais pu les supporter, non, pas même les devoirs du collège ! Est-ce parce qu'elle est sans reproches, pleine de vertus, de raison, de grands sentiments ? C'est possible. Madame de Bréhault est idéale, je ne lui connais pas de défauts, et je suis si mal organisé que cette douceur, cette patience, cette charité, cette rectitude me donnaient sur les nerfs, et qu'ailleurs même qu'elle me cachait, avec des soins si délicats, son innocente jalousie, je lui en voulais d'être si bonne et d'avoir un tel empire sur ses passions. Ses passions ! ce sont encore des vertus !

O Dieu ! que de vertus vous me faites haïr !

Ce n'est pas par les beautés morales que Lilia m'a attaché et ensorcelé. Elle est légère, fantasque, brouillon, colère, menteuse, dépensière, gourmande, indolente, mais sa beauté endiablée, ses yeux ardents et moqueurs, sa grâce, son brio, font tout oublier. Je ne saurais me passer d'elle, je lui sacrifie, comme tu le dis, ma considération, le repos et le bonheur d'une femme digne de respect. Cela est on ne peut plus vrai ; daigne remarquer cependant, mon très cher, qu'en épousant Madame de Bréhault, je lui ai donné une situation, dont elle était bien digne sans doute, mais qu'elle ne pouvait guère attendre, vu les idées du siècle présent ; je lui laisse de plus *un gage de mon amour* ; riche, mère d'une belle enfant, entourée d'honneur et de respect, ma femme ne me paraît pas trop à plaindre : franchement, perd-elle beaucoup en me perdant ?... elle se consolera, mais elle est si parfaite qu'elle ne se consolera pas trop, et que mon retour, si je reviens, sera salué par des larmes de joie et des sacrifices de vœux gras.

En attendant ce moment bienheureux, j'ai fait quitter le théâtre à Lilia ; je ne pouvais endurer qu'elle exhibât ainsi sa personne sur les planches... je te vois d'ici, tu te moques de moi, tu me trouves ridicule, moi et ma jalousie. A ton aise, cher ! Les sottises que je fais pour Lilia montrent assez que je l'aime et que je la veux à moi seul.

Donc, elle quitte son théâtre, elle quitte même le pavé de Paris, qui n'est pas bon pour ses petits pieds, je l'emmène en Algérie, j'ai loué sur la foi d'un notaire, une habitation dans la province de Constantine, quelque chose de ravissant, à ce que dit le tabellion ; des palmiers, des roses, des jasmains, une solitude presque complète et je vais mener là une belle petite vie de pacha. Les Orientaux entendent les choses. Lilia est enchantée ; elle a du sang de bohème dans les veines

Vie errante

Est chose énivrante ;

Je suis du même avis. J'ai fait un voyage à Rome avec madame de Bréhault et ma sainte femme de mère, je pourrai comparer, mais je doute que la comparaison tourne à l'avantage de la ville éternelle. Les Consuls, les Césars, les Martyrs, les Papes, souvenirs pleins de majesté, de grandeur ; mais là, depuis le collège, où ils nous ont tant ennuyés, qu'avons-nous eu de plus chaud que de les oublier ! je ne connais rien de plus triste que les ruines, ni de plus morne que les églises. Si tu veux venir me voir dans mon ermitage de Sultan, tu seras le bien-venu.

Adieu, farewell, je te serre la main.

A. DE BRÉHAULT.

M. BOURDON.

(La suite au prochain numéro.)

Chapeau en gaze brochée forme capote. — Rouleau de plumes, devant, et sur le côté, un panache avec aigrette et un ornement tombant.

Explication du patron découpé du pardessus-visite.

1, Corps du pardessus. — 2, Dessous de la manche; ce patron est dessiné par un pointillé, sur le devant, à la place qu'il doit occuper. Ce modèle emploie deux mètres quarante centimètres d'étoffe en 60 cent. de largeur. Il se fait en swra, en satin Duchesse et se double de Florence; il peut aussi se faire en cachemire de l'Inde léger. Tailler le corps du pardessus. Diminuer par plusieurs rangs de fronces le dessus de l'épaule, de manière à réduire l'espace compris entre les crans et les traits à la roulette, lesquels correspondent aux lettres E et F du détail tracé, à six centimètres pour le bord de l'encolure. Réunir le haut de la manche et le devant par une couture qui s'arrête au premier cran; à ce cran ajuster la pointe du dessous de la manche et la bâtir à l'entournure et sur la fente de côté, en suivant la pose donnée au détail. Faire la couture de côté qui rassemble le bas du pardessus et la prolonger jusqu'à la croix faite à la roulette, laquelle correspond à la lettre A du détail. Pour la garniture voir l'explication dans le Courrier des Modes n° 7. Même numéro pour le croquis page 90.

Explication du patron découpé du pince-taille à gilet.

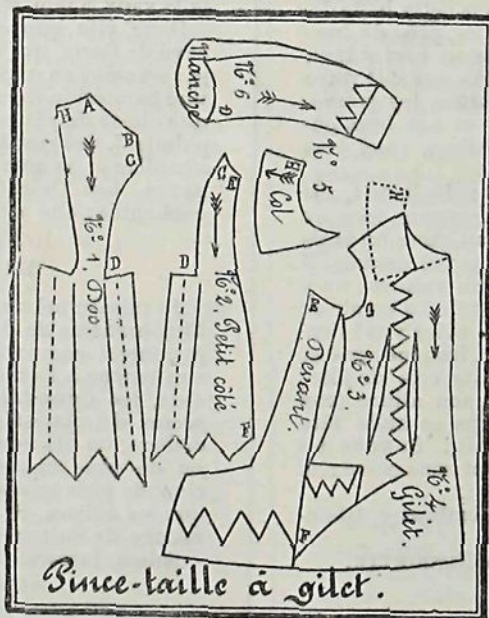
1, Dos. — 2, Petit côté du dos. — 3, Corsage dentelé (devant) appli-



Chapeau en gaze brochée, de la Scabieuse.



Détail tracé du pardessus-visite à manches drapées.



Détail tracé du pince-taille à gilet.

qué sur le gilet n° 4 avec la poche posée à la place où elle doit être cousue. — 5, Col rabattu. — 6, Manche avec le dessous et la garniture. Le patron découpé se compose de neuf morceaux: la poche, le dessous de la manche et sa garniture, non numérotés au détail parce qu'ils sont posés sur le patron principal dont ils font partie, sont donnés indépendants. Ce modèle se fait assorti à la jupe avec combinaison de deux étoffes: étoffeunie pour le corsage dont il faut un mètre soixante-quinze centimètres en soixante centimètres de largeur; étoffe brochée ou à rayures pour le gilet, un mètre même largeur. Le gilet est une sorte de corsage évidé sur les hanches et se prolongeant de côté, dans le bas. Tailler les deux côtés du gilet; les réunir, derrière, par une couture et faire les deux pinces. Réunir la basque du milieu du dos à celle du petit côté par une couture qui se prolonge jusqu'au bord dentelé. Appliquer sur le gilet, le corsage dont on aura dentelé le contour, en suivant la pose indiquée au détail, et faire la pince du dessous du bras en prenant le gilet; la couture de la pince vient mourir à quelques centimètres au-dessus de la poche. Suivre les crans de raccord qui correspondent aux lettres du détail. On double la partie dentelée de la poche et du parement de la manche en broché, puis on la rabat à l'endroit. On assujettit le corsage sur la basque plate du gilet, un peu au-dessus du creux des dents. Le col se fait avec l'étoffeunie. Voir la description dans le Courrier des Modes nos 2 et 6 et le croquis, pages 90 et 91, numéros correspondants.

Le mot de l'Énigme contenue dans le numéro du 26 Février est : Boucle

A ce Numéro sont joints la gravure coloriée 4302, et deux Patrons découpés : Visite drapée n° 7. Pince-taille, n° 2 et 6 de la gravure noire, pages 90 et 91.